

Dans une étude publiée le 14 avril dans la revue *Cancer Epidemiology, Biomarkers & Prevention* et passée inaperçue en France, M^{me} Cohn et ses coauteurs sont parvenus à établir une association entre l'exposition au DDT (un célèbre pesticide), dans les années 1960, de femmes californiennes et la susceptibilité au cancer du sein de leurs petites-filles – des jeunes femmes d'aujourd'hui. En 2015, la même équipe avait déjà montré que les filles dont les mères appartenaient au quart de la population la plus exposée au DDT avaient, autour de la cinquantaine, un risque presque quadruplé de cancer du sein, par rapport à celles dont les mères avaient été le moins exposées.

Effets délétères

Cette fois, en examinant les filles des filles de ces femmes californiennes exposées au DDT il y a six décennies, les mêmes auteurs suggèrent la persistance d'une prédisposition au risque de cancer du sein : celles dont les grand-mères avaient les taux de DDT les plus élevés ont un risque doublé d'obésité et de puberté précoce. Deux facteurs de risque reconnus pour le carcinome mammaire. Bien sûr, la causalité n'est jamais démontrée par une étude observationnelle isolée, mais ces travaux sont cohérents avec les conclusions de nombreux autres. S'agissant d'une maladie qui touche une femme sur huit à une femme sur sept au cours de sa vie, ils pourraient revêtir une importance considérable en termes de santé publique.

Si l'histoire du DDT illustre si bien le fameux « One Health », c'est que la bataille contre ce pesticide – interdit en 1972 aux Etats-Unis – a d'abord été celle des environmentalistes, plutôt que celle des autorités sanitaires et des médecins. Jusqu'à la fin des années 1970 et même au-delà, les possibles effets délétères du produit sur les humains sont demeurés controversés. En revanche, ses dégâts sur la faune sauvage – en particulier les oiseaux – étaient, eux, sans équivoque depuis les années 1950.

Mais les oiseaux, qui s'en souciait ? En 1962, dans son célèbre livre *Printemps silencieux*, la biologiste Rachel Carson a été la première à alerter publiquement sur le sujet. En dépit de la rigueur de son *magnum opus*, elle fut (et demeure) moquée et dénigrée, raillée pour sa « sensiblerie » et son « hystérie » écologiste. En réalité, Rachel Carson ne faisait qu'appliquer les principes de l'approche « One Health », cinquante ans avant que cela ne devienne un élément de langage à la mode. L'environmentalisme d'hier était, en somme, un engagement pour la santé publique d'aujourd'hui. Il n'est pas certain que ceux qui enfourchent ces jours-ci ce cheval de bataille réincarné en slogan politique en aient vraiment conscience.